

INSULA VIRIDIS

L'ÎLE VERTE *daz Grüne Woerth*

Amis de Dieu

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010

Jean de Schaftolsheim

Schaftolsheim (de), Jean, religieux mystique, issu de la noble famille de Schaftolsheim qui tirait son nom d'un château situé à Ober-Schæffolsheim et qui s'éteignit vers l'an 1442, dans la personne de Thibaut de Schaftolsheim, prébendier de la Toussaint à Strasbourg, entra jeune encore au couvent des Augustins de Strasbourg, s'y distingua par ses vertus monastiques, fut lecteur en 1363 et devint vicaire et pénitencier du diocèse. Il embrassa avec ardeur les idées de spiritualisme du *Gottesfrünt* (ami de Dieu), appelé par le *Meisterbuch*, l'homme, le laïque, l'ami intime de Rulman Merswin, le bon ami de Dieu de l'Oberland – « *der man, der leye, Ruolmans geselle, der liebe gottes frünt in oberland* – ». Exalté par les idées mystiques de ce mystérieux personnage qui s'arrogeait le rôle de redresseur du clergé et de la chrétienté, Jean supplia un jour, dans un de ces élans de ferveur impétueuse, le *gottesfrünt* à se révéler à lui, mais il n'en reçut que des conseils sur la manière d'arriver à la perfection. C'était vers l'an 1340 qu'il se lia d'amitié avec le banquier strasbourgeois Rulman Merswin, le fondateur de la maison des Joannites de l'Île-Verte (*Grüne Warth*), dont il traduisit, après sa mort le traité des *Neun Felsen* (Neuf Rochers) en latin, à l'usage des savants qui n'avaient pas de goût pour les livres en langue allemande. Architecte élégant et gracieux, Jean construisit, en 1374, dans le jardin de son monastère, une chapelle dite du Saint-Sépulcre, sur le modèle de celle de Jérusalem. Il fut un de ces moines-artistes formés dans les écoles des ordres mendiants de

Strasbourg. Il ne reste plus de traces de l'œuvre architecturale de frère Jean de Schaftolsheim, la chapelle, d'abord convertie en magasin de poudre, en 1578, ayant été démolie à la fin du XVII^e siècle, pour faire place aux constructions du couvent des religieuses de la congrégation de N.-D, au Faubourg-Blanc.

Henri de Nœrdlingen

Henri de Nœrdlingen, mystique du XIV^e siècle, un des chefs des *Gottesfreund* (amis de Dieu), nous est connu par sa liaison avec Christine et Marguerite Ebner. En 1332, maister Heinrich ou her Heinrich von Nœrdlingen était curé de son endroit natal, où il dirigeait la vie intérieure d'un cercle de femmes et se trouvait en relation orale et épistolaire, comme directeur spirituel, avec un grand nombre de religieuses des couvents circonvoisins. Beaucoup de personnes séculières des deux sexes le reconnaissaient pour leur ami spirituel et leur directeur. La querelle survenue entre le pape Jean XXII et Louis de Bavière, à cause de l'interdit, le força, en 1335, d'interrompre ses travaux spirituels. Il alla à Avignon et y séjourna deux ans. Après son retour en Allemagne, l'abbé de Kaisheim lui confia la paroisse de Fessenheim. Mais l'empereur, à la diète de Francfort, en 1338, ayant défendu sous des peines très sévères, d'adhérer à l'interdit, Henri quitta sa patrie, traversa Constance, passa par Kœnigsfeld, où il prit conseil auprès de la reine Agnès et arriva à Bâle. Dans cette ville où l'interdit était rigoureusement observé, il rencontra Tauler qui avait fui Strasbourg pour rester fidèle au Saint-Siège. Celui-ci obtint pour lui une place à l'hôpital et la permission de travailler dans le saint ministère.

Occupé sans relâche, il prêcha jusqu'à deux fois par jour. Bientôt, une foule de personnes de tout rang, hommes et femmes, des moines et des prêtres séculiers, des nobles et des roturiers, l'entouraient et assiégeaient son confessionnal. Malgré la débilité de sa santé, il resta à Bâle jusqu'en 1349. Deux fois il interrompit ses travaux apostoliques pour aller passer quelques jours à Médingen auprès de Marguerite Ebner. S'étant rendu à Strasbourg, en 1346, où il fit la connaissance du banquier Rulman Merswin, retiré du monde, il déploya un grand zèle dans la prédication et la conduite des âmes. En même temps, il s'occupa activement des Gottesfrünt dont le nombre s'était augmenté à Bâle et qui le reconnaissaient comme leur maître et leur directeur ; son zèle mystique s'étendit

aussi sur l'abbaye de Lucelle et le couvent des Unterlinden à Colmar. Cependant un ardent désir de se vouer à une vie retirée et contemplative s'étant emparé de lui, en 1349, il se retira à Soultz-sous-Forêt, ce qui affligea beaucoup les « amis de Dieu » de Bâle. La peste qui venait d'éclater, l'engagea à quitter Soultz, et à parcourir le pays en missionnaire. En 1350, il retourna à Nördlingen ; mais sa fille spirituelle et amie, Marguerite Ebner, étant venue à mourir, en 1351, Henri recommença ses courses apostoliques et entra en relation plus directe avec la pieuse Christine Ebner à Engelthal. On ne connaît ni le lieu, ni l'année de sa mort. La vie singulière de ce mystique se révèle dans ses lettres à Marguerite Ebner : ces écrits forment le premier recueil de lettres allemandes que l'on possède et sont de la plus-haute valeur, tant sous le rapport de la psychologie que sous celui de l'histoire de la culture intellectuelle. On a de Henri de Nördlingen une traduction en haut-allemand des *Révélations* de Mechtilde de Magdebourg.

Jean de Tambaco (Dambach)

Théologien, auteur ascétique, de la noble famille de Dambach, naquit en ce lieu vers 1288, entra à l'âge de vingt ans chez les dominicains de Strasbourg. Il étudia la théologie, en partie dans son couvent, en partie à Cologne, où on le trouve, en 1327, comme témoin de la protestation du frère Nicolas de Strasbourg et de celle de maître Eckhart contre les procédés des inquisiteurs, institués par l'archevêque Henri de Vernebourg. Il fut envoyé ensuite par, ses supérieurs, avec le célèbre Tauler, auquel il s'était lié d'une étroite amitié, à la fameuse École de théologie à Paris, où il logea au couvent de Saint-Jacques. Il se sentit si à l'aise dans cette maison, qu'il en garda toute sa vie un souvenir reconnaissant. De retour à Strasbourg, pourvu du grade de *professor Sacrae theologiae*, il fut chargé d'enseigner la théologie en Allemagne et devint ensuite prieur du couvent de Strasbourg ou de celui de Colmar. Serviteur fidèle et dévoué de la papauté, Jean de Dambach fut un des persécutés lors de la malheureuse époque de l'interdit dont le pape Jean XXII frappa tous les partisans de l'empereur Louis de Bavière. « Expulsé, comme il le dit lui-même, par les adversaires de la justice et de l'obéissance due à l'Église romaine et supportant une sorte d'exil », il écrivit alors un traité spécial *de interdicto ecclesiastico*, et nous révèle dans des ouvrages, composés exprès, pour éclairer ses contemporains sur cette matière, ce que l'on pensait à cette époque au sein de l'Église, même de l'Église d'Alsace, des censures

décrotées contre les adhérents d'un prince usurpateur. On trouve aussi un chapitre sur l'interdit dans son livre *de consolatione theologiae*. Nous ignorons combien de temps dura son exil. En 1347, l'empereur Charles IV obtint du pape Clément VI la faveur que Jean de Tambaco fût promu au grade de *magister* en théologie à Montpellier. Pourvu de ce degré, il fut nommé, la même année, par le chapitre général de son ordre, réuni à Bologne, premier recteur de l'*Etude générale* que Charles IV venait de fonder à Prague. Nous ne savons pas combien de temps il resta à la tête de cette université. C'est là qu'il écrivit son livre *de sensibilibus deliciis paradisi*, dans lequel il essaye de démontrer qu'au paradis les cinq sens des élus jouiront chacun de délices spéciales dont l'objet sera Jésus-Christ. En 1350, il se rendit à Avignon pour faire examiner cet écrit par le maître du sacré palais et eut l'honneur d'en offrir un exemplaire à Clément VI. A cette occasion, le pape lui remit le bonnet de docteur en théologie. Jean adressa aussi son livre, tant en son nom qu'en celui de Tauler, au couvent dominicain de Saint Jacques à Paris. En 1360, il publia un traité *de Simonia claustralium* pour prouver que c'était de la simonie que la coutume de faire une convention sur la somme d'argent qu'une personne à admettre dans un couvent devait apporter. Il écrivit encore plusieurs autres traités sur des questions de droit canon et de casuistique. En 1366, le pape l'appela à Avignon pour lui confier la charge de prédicateur de la cour pontificale, *magister sacri palatii*, poste qui était un privilège de l'ordre des dominicains. En 1370, il se trouva à Strasbourg, dans un moment où de graves désordres étaient signalés parmi les frères-prêcheurs. Jean se retira à Fribourg en Brisgau et y acheva son livre *de consolatione theologiae* commencé à Strasbourg, ouvrage qui montre que l'auteur a été un casuiste infiniment habile, un très sagace observateur des faiblesses du cœur humain ; c'est aussi celui de ses ouvrages qui caractérise le mieux son esprit et qui résume, en quelque mesure, la substance des autres. Jean de Dambach mourut à Fribourg, le 3 janvier 1372, âgé de 84 ans. Homme modeste, calme, humble, prudent, bon, affable, doux, discret, grand travailleur, très assidu à l'étude de l'Écriture Sainte, il a été l'un des hommes les plus instruits et les plus éloquents de son temps, surtout l'un des plus grands scolastiques du XIV^e siècle.

[Extrait du *Dictionnaire de biographie
des hommes célèbres de l'Alsace*, 1909-10.]

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2010